

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 14

Artikel: Le père Chiffons : [suite]
Autor: Lascaux, Paul de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185741>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

seint que ne poivè pas lài ein rebailli dâi z'autro, et lo pourro einterriâo sè reinnalla ein appriandeint 'na semonça dâo préfet...

Tandi la véprao, revegne ein municipalità iô sè trovâvè lo préfet avoué lè municipaux; mâ stu iadzo l'avâi l'air tot conteint.

— Et pi ! se lài fâ lo syndiquo ?

— Oh ! lè z'é retrovâ, cliâo duè pestès sè trovâvont derrâi on folliet qu'étâi alliettâ à ne n'attro.

Le bon numéro.

La loterie franco-espagnole, dont le tirage vient d'avoir lieu, inspirait il y a quelques jours à M. Bachaumont, le spirituel chroniqueur du *Constitutionnel*, cette curieuse et plaisante anecdote :

« Lors de la loterie de l'Exposition, un pauvre instituteur de village, toute sa vie aux prises avec la male-chance, rêve une belle nuit qu'il tient sa fortune.

— Femme, dit-il, en s'éveillant, à sa moitié qui ouvre de grands yeux, réjouis-toi, nous voilà riches pour tout le restant de nos jours.

— Par quel miracle donc, mon homme ?

— Par la loterie de l'Exposition.

— Tu as gagné le gros lot ?

— Non ! pas encore ; mais je le gagnerai, c'est certain, je viens de rêver que j'avais le bon numéro. Donne-moi de l'argent que j'écrive à Paris pour avoir le billet gagnant.

Sitôt dit, sitôt fait. Le trésor attendu arrive sur les ailes de la poste. On le déploie, on regarde le chiffre, on le met en lieu de sûreté ; chaque matin on vient s'assurer qu'il est à sa place et se repaître en espérance des mille félicités couvées dans les flancs du bienheureux chiffon de papier. A force de vivre avec ses chimères, le pauvre ménage a fini par les prendre pour argent comptant.

Enfin l'heure fatale est proche : le jour du tirage a sonné. Le lendemain, au point du jour, le magister se dispose à partir pour la ville voisine, où le courrier doit, dès le matin, apporter la grande nouvelle.

— Allons, ma femme, embrasse-moi, s'écrie-t-il rayonnant de joie : le cœur me dit que j'ai gagné. Assez de misère comme cela, il est temps que le sort nous sourie. Dans une heure d'ici, mets-toi à ta fenêtre ; si le gros lot est à nous, j'arrive, comme le chat botté, en équipage à deux chevaux, tout clic-clac au vent. Alors prends-moi nos vieux bahuts, nos chaises boiteuses, nos plats fêlés, tout ce misérable bric-à-brac, témoin de notre triste vie, et jette-moi tout cela par la croisée. Je veux rompre avec le passé.

Il s'éloigne, court à la ville, entre tout palpitant au bureau de la poste... O douleur ! le dieu des songes s'est joué de lui, son numéro n'a pas gagné l'ombre d'un lot. Le pauvre homme s'en retourne tout déconfit, si absorbé par son chagrin, qu'il n'entend même pas qu'on lui crie : gare ! Il se sent

accroché, précipité par terre, s'évanouit de peur plus que de mal, et revient à lui sur de moëlleux coussins ; ce sont ceux de la voiture même qui vient de causer son accident et dont le maître, homme charitable, le ramène au plus vite à son humble logis.

Cependant, la femme, qui se tient en sentinelle à la fenêtre, aperçoit sur la route une nuée de poussière, d'où sort un somptueux équipage, accourant au galop de deux chevaux. Le cœur lui bat : « Mon Dieu ! si c'était lui, dit-elle... bonne sainte Vierge ! je ne me trompe pas, le voilà ! c'est bien mon mari que je vois là-bas à la portière... il se penche... il me fait des signes... Oui, mon homme ; oui, je te comprends, nous sommes rentiers, nous sommes propriétaires... Vive la fortune ! à bas toutes nos vieilleries ! par la fenêtre les assiettes ! Hein ! les entends-tu ?... et les chaises ! et le bahut !... Sois donc tranquille... pas besoin de tant gesticuler... il ne nous restera pas un fêtu. »

En effet, la brave femme y allait de si bon cœur, que le bonhomme arriva juste à temps pour sauver la paillasse... et la table de nuit. »

3

Le père Chiffons.

Vingt ans environ avant ce que nous venons de raconter, une des maisons les plus importantes de Marseille, la maison de Lortal, fut à la veille de suspendre ses paiements. Ce fut un grand émoi dans la ville phocéenne quand le bruit de la déconfiture de M. de Lortal se répandit à la Bourse.

M. de Lortal était — en dehors de ses frivolités — un parfait honnête homme. On le plaignit, et les sympathies l'emportèrent sur le blâme ; une seule personne se montra sévère à l'égard du malheureux, ce fut son fils unique. Aussi hors nature que soient de pareils faits, il faut cependant les accepter, car à notre époque d'irréligion ils existent, à la honte de la famille trop divisée.

Ce fils, jeune homme de vingt-cinq ans, — cet âge aussi est sans pitié — venait de se marier, il y avait six mois à peine, avec une jeune fille qui lui avait apporté un mince avoir ; mais l'amour s'étant mis de la partie, M. de Lortal, trop bon père, ne voulut pas contrarier l'inclination de son enfant, auquel il donna une fort belle dot.

M. Raymond de Lortal était en Italie à faire son voyage de noces quand il apprit la position critique de son père ; il accourut et mit sa dot au service de la maison ; les échéances furent régulièrement couvertes, le crédit rétabli et l'honneur sauvé.

Raymond prit la direction des affaires ; deux mois après ces événements, M. de Lortal père n'était plus qu'un simple commis dans la maison de son fils ; il avait abandonné sa part de bénéfices pour parfaire les avances faites par Raymond. Le fils s'était en tout substitué à son père.

Alors, pendant dix ans et plus, Marseille put assister à un spectacle navrant : celui d'un fils tenant son père en tutelle.

— De quoi peux-tu avoir besoin ? lui disait froidement le jeune homme. Tu es logé, nourri, entretenu de linge, d'effets.. A ton âge, à quoi te servirait d'avoir de l'argent ? A le dépenser, à le gaspiller, plus, à te le faire voler.

M. de Lortal baissait le front et ne répondait pas. Sa santé déclinait tous les jours. Cet homme à la tête légère, mais au cœur généreux, ne pouvait pas comprendre la sécheresse de sentiments de ce fils tant aimé de lui.

— Il est irréprochable, c'est vrai, disait naïvement le pauvre père ; mais enfin, ce n'est pas une raison pour me morigéner. Je l'ai tant gâté, ce cher petit, que je ne puis comprendre comment il a tout oublié !

Quelques amis, émus de la tristesse de M. de Lortal, en parlèrent à son fils.

— Mon père ne sera jamais raisonnable, répondit effrontément le jeune homme. Enfin, je lui servirai une pension, puisqu'il ne saurait se passer de satisfaire ses « penchants ». A dater d'aujourd'hui, il peut se dispenser de venir au bureau.

Cette réponse fut transmise au père, qui s'empressa de quitter la maison qu'il avait fondée ; il embrassa sa bru, douce et compatissante personne que son mari avait réduite à la vie bourgeoise la plus terne, et ne voulut pas voir son fils.

L'année suivante, M. de Lortal père mourait seul à la Ciotat où il s'était retiré. Seul n'est pas rigoureusement exact, car à son chevet, il y avait une enfant de huit ans, sa petite fille, qui s'était échappée pour venir voir « grand-père », et qui reçut son dernier soupir et sa bénédiction.

— Rénée, dit le vieillard en embrassant la chère petite, qui, malgré son jeune âge, comprenait tout le douloureux de cet isolement et s'efforçait d'étouffer ses sanglots, Rénée, ne m'oublie pas et aime bien tes parents, car Dieu punit les ingrats !

Son fils lui fit des obsèques dignes de l'importante maison de banque auquel le défunt avait appartenu, et, la cérémonie terminée, le banquier se jeta fiévreusement dans les affaires.

Probe, actif, avare, vieux avant l'âge, Raymond de Lortal n'eut bientôt plus qu'une passion, mais terrible, insatiable : l'argent. Ni sa femme, ni sa fille ne purent le distraire de ce besoin des richesses, et celui qui avait été fils sévère inconsciemment, devint également mari indifférent et père soupçonneux.

La guerre de 1870 éclata. La maison de Lortal fut compromise dans plusieurs faillites, ses relations avec l'Allemagne forcément interrompues, et au bout de six mois l'édifice construit par le banquier s'écroula. Cette fois, il fallut déposer le bilan. La ruine était complète, nul espoir ne s'offrait de se relever.

Ce premier coup, imprévu, terrible, fut suivi d'autres non moins cruels. La femme de Raymond, déjà éprouvée par la perte de sa fortune, devint folle.

Les Arabes ont raison : les malheurs vont en troupe.

Raymond de Lortal rassembla le peu qui lui restait et se retira à Montpellier, ne voulant pas rester à Marseille, où il ne pouvait y avoir pour lui désormais que d'amers souvenirs. L'aliénation mentale de sa femme dura trois ans ; ce fut une folie furieuse. L'ancien banquier ne voulut pas se séparer de sa pauvre compagne. Craignit-il la solitude, cette instigatrice du remords !

Ce furent trois années de martyre ; et quand Mme Raymond de Lortal revint à la raison, ses cheveux avaient blanchi ; il lui resta une exaltation qui touchait de bien près à la démence. Du reste, c'est, d'après l'illustre docteur Moreau, ainsi que guérissent les aliénés, — lorsqu'ils guérissent.

Ses ressources étaient à peu près épuisées ; Raymond de Lortal vint à Paris. N'est-ce pas le refuge de toutes les infortunées qui se cachent ?...

L'ex-banquier avait conservé ses qualités primordiales ; l'activité, la sobriété, l'avarice. Il chercha un emploi et n'en trouva pas ; enfin, il parvint à entrer comme correcteur dans une grande imprimerie. Il y resta trois ans ; c'était du pain.

En veillant pour augmenter ses ressources, le correcteur faillit perdre la vue et dut renoncer à son travail. Ce fut alors qu'un soir on le chassa du logis dont il ne payait plus le terme et qu'il vint errer avec sa femme à la garde de Dieu !

Voilà ce qu'était le père *Chiffons* et pourquoi le sourire même était banni de ses lèvres et l'espérance de son cœur.

Conseils du samedi. — *Fourrures.* Voici le moment où les fourrures vont être abandonnées jusqu'à l'hiver prochain. Il faut les secouer avec le plus grand soin, les battre même et bien brosser les étoffes qu'elles accompagnent. Puis on les sapoudrera de poivre en poudre et de camphre pilé, en quantité ; ensuite on les enveloppera d'un torchon neuf, on les mettra dans une boîte de bois ou mieux encore de fer blanc, on jettera encore tout à l'entour du poivre et du camphre, on fermera le couvercle et on collera des bandes de papier sur toutes les ouvertures et même sur les jointures.

Velours. — Pour rendre au velours sa fraîcheur, il suffit d'en humecter l'envers et d'y promener un fer chaud. Mais il ne faut pas étendre le velours sur une surface plane, comme s'il s'agissait de le repasser, mais le tenir tendu dans le vide, par exemple aux mains de deux personnes, tandis qu'une troisième manœuvre le fer. — La chaleur du fer vaporise l'eau qui, traversant l'étoffe, en sépare les fibres entremêlées.

Les violettes ont fait leur apparition ; les dames en ornent leur corsage et les messieurs leur boutonnière. Le marché de samedi en offrait partout de bleus et souriants bouquets. — Cette fleur est avec la primevère, le premier signe coloré du printemps ; c'est la première note gaie dont on aime à se parer à l'atelier, à la promenade, au cabinet de travail. « Aujourd'hui, dit un chroniqueur, les violettes sont du goût de tout le monde et tout le monde en porte ; aussi le produit de leur vente, pour Paris seulement, s'élève-t-il à près de trois cent mille francs par an. »

On prétend que les escargots font toujours bon ménage, et voici la raison plaisante qu'en a donnée un magistrat de la cour de Paris, auteur de ce quatrain :

Messieurs les escargots et mesdames leurs femmes
Font toujours bon ménage, et pour cette raison,
Sans doute, que jamais ces messieurs et ces dames
N'habitent la même maison.

Un fat se vantait de ses conquêtes :

— Rien qu'en passant sur le Grand-Pont, l'autre jour, j'ai fait, disait-il, tourner la tête à trois femmes.

— De l'autre côté, répond un des assistants.

Le mot de la précédente charade est *Couperose*. La prime est échue à M. Alfred Cerez, à Lausanne.

Enigme.

Pas n'est besoin de mon premier
Pour dévorer sous mon entier
Un mets frugal et salubre ;
Et mon dernier, connu par maints fringants exploits,
Héros d'humeur difficile et guerrière,
Rebelle au joug, indocile à ses lois,
Sur le chemin, mit bas plus d'une fois,
Le pot au lait et la laitière.

Prime : Un porte-monnaie.

Théâtre. — Tous les amis du théâtre voudront témoigner leur sympathie à nos vaillants artistes en assistant demain à leur dernière représentation. **Pierre-le-Noir** ou *les Chauffeurs*, drame d'Eugène Sue, est un spectacle nouveau pour Lausanne et rempli de situations émouvantes. — Ce drame sera suivi d'un charmant vaudeville : *Les Cheveux de ma Femme*.

Une autre fête artistique nous est annoncée, qui réjouira tous les amateurs de musique. Il suffit de mentionner l'arrivée à Lausanne du célèbre virtuose **M. PLANTÉ**, dont le concert aura lieu mercredi 7 courant, à 8 heures du soir, avec le concours de l'Orchestre de la Ville et de Beau-Rivage.